

de chercher un asile au-delà de l'Océan. Aujourd'hui son tour est venu. Arrivé au déclin de l'âge, il est réduit à passer les mers. Heureux encore si les sujets qu'il veut délaïsser lui permettent d'accomplir son dessein !

MADRID et Aranjuez ne se prêtent pas, comme Lisbonne et Mafra, aux préparatifs d'une fuite. Le public attribua d'abord le rassemblement de l'artillerie et des troupes à la tardive velléité de se défendre. Le véritable projet de Godoy ne tarda pas à s'ébruiter et à répandre l'inquiétude dans la capitale; car l'exemple du Portugal était là. On savait comment les Français s'étaient prévalus de l'émigration de la maison de Bragance pour s'emparer du gouvernement, et pour imposer des contributions exorbitantes. Dans cette disposition des esprits, les habitans ne virent pas sans une vive émotion le départ de leur garnison.

Il y a huit lieues de Madrid à Aranjuez. La

population de cette dernière ville, qui est ordinairement de huit à dix mille âmes, était plus que triplée par la réunion des forces militaires et de tant de personnes attachées à la cour. Le 16 mars, jour de l'arrivée des troupes, une foule de paysans accourut des villages environnans pour savoir s'il était vrai que leur Roi voulait les abandonner. Quand ils ne purent plus en douter, ils se répandirent dans la campagne et interceptèrent les routes, afin d'arrêter le monarque à son passage, et de l'attendrir par leurs larmes. Ce mouvement si naturel, si excusable, était encouragé par la répugnance de plusieurs grands personnages à s'expatrier, et même par la discordance des opinions dans la famille royale. On savait que le prince des Asturies, son frère don Carlos, et son oncle don Antonio, s'étaient prononcés ouvertement contre le voyage. On assurait que l'ambassadeur le désapprouvait. La rumeur populaire fut assez grande pour déterminer le Roi à soumettre à son conseil la

question de la transplantation de sa personne et de sa cour en Amérique. L'opinion de la majorité fut pour la négative. Il parut alors s'être ravisé. « Mes bien-aimés sujets, dit-il » dans une proclamation, votre noble agitation m'assure des sentimens de vos cœurs. » C'est à votre père à vous consoler dans l'état d'angoisse qui vous opprime; la réunion des corps de ma garde n'a pour objet ni de défendre ma personne, ni de m'accompagner dans un voyage que la malignité vous a fait supposer nécessaire. Entouré de l'inébranlable loyauté de mes sujets, que dois-je craindre?... Espagnols, tranquillisez vos esprits; conduisez-vous comme vous l'avez fait jusqu'à présent, avec les troupes de l'allié de votre Roi, et vous verrez dans peu de jours la paix de vos cœurs rétablie ¹. »

¹ Extrait de la proclamation du Roi, donnée à Aranjuez le 16 mars 1808.

Ce langage paternel ne rassura personne. Les mules et les voitures, mises en réquisition pour les transports de la cour, ne furent pas renvoyées. On ne contremanda pas les relais préparés sur la route de Séville. Le 17 au matin, le peuple s'aperçut qu'on continuait à charger les malles dans les appartemens du château. Quelques-uns dirent que, pendant la nuit, des chariots remplis d'argent avaient pris le chemin d'Andalousie. D'autres assurèrent que dona Pepa Tudo¹, comtesse de Castillo-Fiel, maîtresse de Godoy, avait fui, chargée de diamans. On était particulièrement attentif à ce qui se passait dans la maison du prince de la Paix. On y entendit du bruit :

¹ Dona Pepa Tudo, fille d'un ancien officier, était la maîtresse du prince de la Paix; il l'aimait beaucoup; sa liaison avec elle produisit deux fils; elle ne fut interrompue ni par les bontés dont la Reine honora Godoy, ni par son mariage avec la fille de l'infant don Louis. Pepa Tudo avait obtenu depuis peu le titre de comtesse de Castillo-Fiel.

aussitôt la foule d'accourir. Des valets de l'infant don Antonio et du comte de Montijo, de leur propre mouvement, ou par une incitation étrangère, poussent les premiers les cris de *meure Godoy ! vive le Roi !* Des milliers de voix le répètent. L'escadron léger des carabiniens royaux, affecté particulièrement à la garde du prince, se met en défense. On tire deux coups de fusil. Don Diego Godoy, duc d'Almodovar del Campo, frère du favori, vient au secours, à la tête de son régiment des gardes espagnoles. Les soldats, qui avaient été travaillés par l'opinion des habitans de Madrid, refusent de faire feu contre les mutins ; ils insultent et frappent leur colonel ; alors le peuple enfonce les portes, brise les meubles, dévaste les appartemens. La princesse de la Paix accourt sur l'escalier ; on la conduit au château avec les égards dus à ses vertus et à sa naissance : le prince a disparu.

Afin de contenter la multitude, le Roi retira au prince de la Paix les charges de géné-

ralissime et de grand-amiral, déclarant être dans l'intention de commander lui-même ses armées de terre et de mer ¹. Le 18, on n'eut pas plutôt appris à Madrid ce qui s'était passé la veille à Aranjuez, que les mêmes cris de *meure Godoy!* se firent entendre. Il n'y avait alors de garnison dans la capitale que les deux régimens suisses de Reding jeune et de Preux. La foule se porta à la maison du prince de la Paix et à celle qu'habitaient sa mère, son frère, ses sœurs, et les personnes qu'on connaissait pour lui être le plus dévouées. Les vitres furent cassées, les meubles furent jetés par les fenêtres; on en fit des feux de joie dans la rue. On pillà les maisons de don Miguel-Cayetano Soler, ministre des finances, et de don Manuel-Sixto Espinosa, directeur de la consolidation. Les hommes de finance sont exposés à mal dans les tumultes populaires. On se jeta aussi sur les boutiques de co-

¹ Voyez à la fin du volume (M).

mestibles. Le capitaine-général de la province n'osa pas faire marcher les Suisses, dans la crainte que leur présence, au lieu d'arrêter les désordres, n'en provoquât de plus grands. En effet, les nations braves et pleines du sentiment de leur dignité voient avec horreur les troupes mercenaires qui, n'ayant pas d'intérêt dans la chose publique, sont toujours du parti qui paie et qui opprime. Le trouble se prolongea pendant quarante-huit heures; il avait pris naissance à la nouvelle des premières scènes d'Aranjuez. D'autres événemens, qui venaient de se passer dans la résidence royale, le firent cesser.

Le prince de la Paix qu'on croyait en fuite du côté de l'Andalousie, fut découvert, le 19, dans un grenier de sa maison, caché derrière un rouleau de nattes. Il avait passé trente-huit heures sans boire et sans manger. Les premiers qui le virent l'accablèrent de coups; d'autres survinrent qui lui jetèrent des pierres. Les gardes-du-corps eurent peine à l'arracher

à la fureur des hommes avides de son sang. Ils le conduisirent dans leur caserne. Le peuple ne s'apaisa qu'après que le prince des Asturies eut promis que Godoy serait livré à la justice.

L'ÉMEUTE d'Aranjuez n'était pas dirigée ostensiblement contre le couple royal. Chaque fois que le monarque se montra au balcon de son palais, il fut salué des vivats accoutumés. Atteint de bonne heure par les infirmités de la vieillesse, la royauté commençait à lui être à charge. Dans son temps le plus florissant, il n'avait aimé du pouvoir suprême que le droit d'en déléguer l'exercice à un autre. Aujourd'hui ses cheveux blancs étaient flétris. Son premier ministre, son ami, qu'il avait élevé et adopté dans sa famille, avait été dans sa propre résidence, et presque dans ses bras, traîné sanglant en prison. Charles IV abdiqua la couronne ¹ moins de deux jours

¹ Voyez à la fin du volume (N).

après avoir fait connaître à ses peuples qu'il était enfin décidé à régner par lui-même.

La chute du prince de la Paix causa dans le royaume une ivresse difficile à peindre. Plusieurs villes chantèrent des *Te Deum* et firent des réjouissances publiques. A Salamanque, les professeurs et les écoliers de l'Université dansèrent sur la grande place autour d'un feu de joie. Les bustes du favori furent pendus à des gibets et ses portraits jetés à la voirie. On ne pardonna même pas aux établissemens utiles qu'il avait créés. Les habitans de San-Lucar de Barameda, ville située à l'embouchure du Guadalquivir, détruisirent un jardin où l'on acclimatait, sous son patronage, les végétaux les plus précieux de toutes les parties du monde. Des bateaux d'une invention particulière, qu'il avait fait construire pour sauver la vie à ceux qui se noyaient, furent mis en pièces. Toutes les absurdes calomnies que des imaginations délirantes peuvent inventer, furent répandues

sur le compte du malheureux Godoy, et adoptées de confiance. Outre vingt-cinq millions d'or monnayé qu'on disait avoir été trouvés dans ses coffres, il était certain qu'il avait plus de cinq cent millions de francs placés dans les différentes banques de l'Europe ¹. C'est la raison pour laquelle le numéraire avait disparu dans le pays. Godoy était l'agent des Anglais; il correspondait avec leur commandant à Gibraltar; il voulait leur livrer Ceuta. Fallait-il s'étonner si l'Empereur des Français avait fait entrer des armées en Espagne.

LE prince des Asturies se fit proclamer roi le jour de l'abdication de son père. Le conseil de Castille ayant en sa qualité de conser-

¹ Les palais du prince de la Paix étaient meublés et ornés avec une somptuosité inconnue avant lui en Espagne; mais il n'avait pas de fonds placés dans les banques étrangères, et on trouva dans ses coffres à peine l'argent nécessaire pour la dépense courante d'une maison aussi considérable que la sienne.

vateur des lois de la monarchie, renvoyé l'acte de Charles IV, à l'examen d'une commission de trois fiscaux, on lui intima l'ordre de le publier à l'instant et sans attendre le rapport de la commission. Les observateurs impartiaux des scènes d'Aranjuez ont vu là une sédition excitée et payée par la haute aristocratie contre l'autorité du monarque. On a même reproché à l'héritier présomptif de la couronne de s'être mis à la tête de la conjuration. Quelle que soit la part qu'il y prit, la postérité ne l'absoudra jamais d'avoir mis trop de hâte à s'asseoir sur un trône que la peur seule avait rendu vacant. La confiscation des biens de don Manuel Godoy, l'abolition de ses honneurs, et l'ordre de lui faire le procès furent les premiers actes du gouvernement de Ferdinand VII. Il rappela auprès de lui et combla de faveurs ceux qui avaient été exilés, l'année précédente, pour la conspiration de l'Escurial¹.

¹ Le duc de l'Infantado obtint le régiment des gardes

La conduite politique que devait tenir le nouveau Roi ne fut pas mise en question dans ses conseils. Personnellement, il espérait protection des troupes françaises. Ses plus sages conseillers ne partageaient pas entièrement sa sécurité, et pour eux, la diplomatie de

espagnoles, et le duc de San-Carlos l'office de grand-majordome. Don Juan Escoiquitz eut la place d'inquisiteur-général, un évêché ou le ministère de grâce et justice. Il ne voulut prendre que l'emploi de conseiller d'État. Ferdinand VII conserva quelques-uns des ministres de son père, même don Pedro Cevallos, quoique celui-ci, par un sentiment de pudeur, lui eût demandé la démission de ses emplois, comme étant la créature et le parent par alliance du prince de la Paix. Don Miguel-José de Azauza remplaça aux finances don Miguel-Cayetano Soler, contre lequel la haine du peuple avait éclaté. Peu de jours après, le lieutenant-général don Gonzalo O' Farril, directeur-général de l'artillerie, fut nommé ministre de la guerre en place de don Antonio Olaguer Felice, vieillard d'une nullité absolue, connu seulement par le haut intérêt qu'il mettait à l'étiquette. Le ministère de grâce et de justice fut donné à don Sebastiano Pinuela, après avoir été retiré au marquis Caballero, qui était devenu suspect, en même temps et pour les mêmes faits, à la vieille et à la nouvelle cour, ainsi qu'il arrive souvent dans les temps de révolution.

l'Empereur était au moins ténébreuse; cependant, en considérant l'inexpérience et la médiocrité de leur jeune maître, ils pensaient que Napoléon n'avait rien de mieux à faire que de le laisser sur le trône d'Espagne, parce qu'aucun autre roi ne pouvait être autant que celui-là à sa dévotion.

Charles IV en descendant du trône, et Ferdinand VII en y montant, donnèrent à l'Empereur l'assurance que les changemens survenus ne feraient que resserrer de plus en plus l'alliance intime qui unissait depuis long-temps les deux États. Le dernier renouvela solennellement, comme souverain, la demande qu'il avait faite, étant prince héréditaire, d'une princesse du sang impérial pour épouse.

Les troupes rassemblées à Aranjuez et sur la route de Séville furent renvoyées dans leurs cantonnemens ordinaires. On mit dans Madrid une faible garnison. La division Solano, qu'on croyait près d'arriver à Tala-

vera de la Reyna, reçut l'ordre de retourner à Badajoz, pour y être à la disposition du général Junot. La même mesure fut prise pour le corps de Galice et pour la division Caraffa qu'on avait aussi rappelée du Portugal. L'Empereur étant attendu en Espagne, trois grands de première classe, le duc de Frias, le duc de Medina-Cœli et le comte de Fernan Nuñez, duc de Montellano, partirent pour le complimenter et lui notifier de vive voix l'avènement de Ferdinand au trône. En même temps le duc del Parque alla au-devant du grand-duc de Berg.

L'ARMÉE française marchait vers Madrid sur deux colonnes. Le grand-duc était parti le 15 mars de Burgos. Il prit, avec le corps du maréchal Moncey, la garde impériale et le grand parc d'artillerie, la route de Somosierra. Le général Dupont, avec la cavalerie et la première division d'infanterie de son corps d'armée, se dirigea par la route du Guadar-

rama. La deuxième division d'infanterie prit le chemin de Ségovie. La troisième resta à Valladolid pour observer les troupes espagnoles qui occupaient la Galice. Le corps des Pyrénées-Occidentales aux ordres du maréchal Bessières remplaça dans ses cantonnemens le corps d'observation des côtes de l'Océan.

Les troupes conduisaient avec elles pour quinze jours de vivres, et portaient cinquante cartouches par homme. Elles marchèrent par brigade, bivouaquant chaque nuit et observant les précautions d'usage à la guerre. Il était essentiel d'être maître des passages de la chaîne de montagnes, qui sépare la Vieille de la Nouvelle-Castille, avant que la division Solano ou d'autres troupes qu'on aurait envoyées de Madrid les eussent occupés. Les officiers-généraux, commandant les colonnes, avaient l'ordre d'arrêter le mouvement des troupes espagnoles qu'on rencontrerait et d'empêcher la circulation des courriers. Ils

devaient dire partout que l'armée allait assiéger Gibraltar ¹.

Le grand-duc de Berg reçut à Buytrago la nouvelle des événemens d'Aranjuez. Il se hâta d'arriver à Madrid. Le 23, il entra dans cette capitale, au milieu d'un grand concours de monde que la curiosité avait attiré. La garde impériale ouvrait la marche. Un état-major nombreux et brillant entourait le lieutenant de l'Empereur. Venaient derrière lui une

¹ Le bruit de prochaines tentatives contre Gibraltar était répandu en Espagne depuis quelque temps. On avait fait à Cadix une commande de tentes pour des troupes françaises qui devaient, disait-on, camper dans les environs. Les baraques du camp de Saint-Roch venaient d'être réparées par les ordres de la cour de Madrid. Les communications de la ville anglaise avec l'Espagne étaient entièrement interrompues. Dans cette circonstance, le duc de Kent, un des fils de Georges III, écrivit, en sa qualité de gouverneur de Gibraltar, au roi d'Angleterre, pour obtenir la permission de se rendre à son poste : voulant, par cette démarche expresse, se laver par avance du blâme qu'il encourrait si la place dont il était gouverneur venait à être assiégée pendant qu'il serait dehors.

division d'infanterie, plusieurs compagnies d'artillerie à cheval et deux régimens de cuirassiers. On avait préparé pour le recevoir le palais de Buen-Retiro qu'habitèrent quelquefois les rois de la dynastie autrichienne. Il préféra occuper l'hôtel du prince de la Paix. Ce fut déjà un mauvais augure de voir le chef des Français établi dans la maison de l'ennemi du peuple.

LE jour qui suivit l'arrivée des étrangers éclaira une autre pompe, autant consolante pour les cœurs espagnols que celle de la veille avait dû les attrister. Ferdinand fit son entrée dans Madrid à cheval. On n'avait rien préparé pour sa réception : l'allégresse publique y suppléa. Plus de trois cent mille hommes ou femmes se jetèrent au-devant du jeune Roi, en faisant retentir l'air de leurs acclamations. Ils ne pouvaient se rassasier de le voir. Leur empressement ralentit sa marche, au point qu'il mit plusieurs heures à venir de la promenade des Délices à son palais, situé à

l'autre extrémité de la ville. Jamais transports de joie ne furent plus unanimes. Ce n'est pas que ce prince eût reçu de la nature les formes séduisantes et les qualités inspiratrices qui enflamment la multitude. On eût même cherché en vain dans les traits de son visage la bonhomie de la figure de Charles IV. Il ressemblait davantage à sa mère : quoiqu'il fût grand et bien fait, sa tournure manquait d'élégance; ses mouvemens étaient brusques, son regard incertain, sa jeunesse sans fraîcheur. La mauvaise éducation des infans d'Espagne, l'éternelle servitude de l'étiquette, et, plus que cela, l'isolement presque absolu dans lequel les soupçons du prince de la Paix tenaient Ferdinand, avaient prolongé son enfance, et retardé le développement de ses facultés intellectuelles. Il parlait peu, et on ne pénétrait pas si c'était par timidité ou par dissimulation. On ne connaissait de lui ni vices ni vertus; mais on savait ce qu'il avait eu à souffrir et à craindre, et on attendait de l'ennemi de Godoy le redres-

sement des torts du dernier règne. L'étranger était au cœur du royaume ; pour négocier ou pour combattre, il fallait un chef, on en avait trouvé le simulacre. La nation , long-temps affligée par un despotisme subalterne, espérait se relever et se rallier à l'ombre du panache royal. Les rois sont assurés d'être adorés de leurs sujets, quand leurs passions et leurs intérêts les mettent à la tête des intérêts et des passions du plus grand nombre.

Murat fut le témoin des sentimens d'amour des habitans de Madrid envers leur souverain nouveau. L'effervescence populaire est toujours menaçante pour les troupes réglées : et l'enthousiasme des nationaux avertit les Français de se mettre sur leurs gardes. Un gros corps d'infanterie, avec une artillerie nombreuse, vint s'établir sur les hauteurs de la Casa del Campo, en face et à portée de fusil du palais du Roi. Le grand-duc appela à Madrid, les unes après les autres, les divisions qui avaient passé les montagnes. Il en fit la revue

sur la belle promenade du Prado, moins pour les voir que pour les montrer. Le général Grouchy eut le commandement militaire de la capitale. Les troupes espagnoles concoururent avec les troupes françaises au maintien d'une bonne police.

On était impatient de savoir quelle espèce de relations s'établirait entre les Français et la nouvelle cour. Le grand-duc de Berg et l'ambassadeur ne visitèrent pas Ferdinand VII. La réserve de leur conduite fut conforme aux usages diplomatiques. Ils ne devaient pas le saluer comme roi, avant d'avoir reçu les instructions de l'Empereur.

ARRÊTONS-NOUS ici, et cherchons à démêler quels furent les projets de Napoléon, à mesure que des rapports nouveaux naissaient de la succession des événemens; car dans cette tête prodigieusement féconde, le plan de s'approprier les Espagnes ne fut pas le produit d'un seul jet.

L'entrevue de Tilsit ayant garanti, sinon l'assentiment, au moins l'indifférence du puissant Empereur du Nord aux changemens qui allaient s'opérer dans le Midi, Junot entra en Portugal, Voilà le premier pas pour affaiblir la Péninsule ou lui ravir son indépendance. Les passions des hommes feront le reste.

La lettre secrète de Ferdinand à Napoléon fut un trait de lumière pour ce dernier. Jusque-là son esprit ne s'était pas arrêté sur le profit qu'il pouvait tirer des dissensions intestines de la famille royale d'Espagne. Devenu, par la force des choses, médiateur entre le père et le fils, il eut le dessein de faire renoncer Charles IV à une couronne trop lourde à sa vieillesse et à ses infirmités. L'éloignement du prince de la Paix serait offert en satisfaction au peuple qui le prenait en horreur. On donnerait à l'Espagne des institutions propres à enlever la rouille qui couvre ce pays. Ferdinand régnerait, influencé par la femme qu'on lui aurait fait épouser, tenu en respect

par un roi de Portugal de la dynastie impériale, muselé par un traité de vasselage, et on lui ferait payer son avènement prématuré au trône, au prix de l'abandon des provinces où sont les principales forteresses du royaume. Par-là, l'empire français retrouverait la limite de l'Èbre qu'il eut un moment, du temps de Charlemagne. Ainsi pensait l'Empereur, quand il proposa à Lucien Bonaparte la couronne de Portugal pour lui, et la main de Ferdinand pour sa fille.

Mais les États, en approchant de leur chute, se précipitent avec une vitesse qui dépasse les calculs de la raison. Le favori, effrayé du sort qu'on lui préparait, et entraîné peut-être par des insinuations perfidement officieuses, détermina le Roi à émigrer en Amérique avec toute sa famille. Peu importait à Napoléon ce qui arriverait au Mexique ou au Pérou, dans le cas où le voyage aurait eu lieu. L'Europe fixait son attention. Là, le champ lui restait libre; le trône tombait naturellement entre ses mains

comme au premier occupant. Alors, sans doute, il pensa à donner l'Espagne en apanage à un prince de sa maison. Alors, la fille de Lucien, partie de Rome pour venir à Paris où on devait la déclarer princesse, reçut à Chambéry l'ordre de ne pas continuer son voyage, et la couronne promise au père s'en alla en fumée.

La combinaison d'un Bonaparte de plus assis sur un trône évacué venait à peine d'éclaire, quand éclata le tumulte d'Aranjuez. Tout fut à refaire sous de nouvelles données.

Autre chose était que Ferdinand régnât en Espagne par la concession, et sous le bon plaisir de l'Empereur, ou qu'il fût proclamé par le peuple et par les soldats. Le prince, dont la main brandissait l'étendard de la nation, n'entrait pas dans le rayon du système impérial. On ne pouvait trop se hâter de le renverser du trône, soit que le vieux Roi dût y remonter, soit qu'il fût encore possible d'y installer une autre dynastie.

Les occasions où la morale prête des armes aux passions, sont rares dans la vie des conquérans. Napoléon saisit avidement celle qui se présentait à lui. L'abdication d'Aranjuez portait les signes évidens de la précipitation et de la contrainte. Quelle que fût l'aversion de Charles IV pour les soins du gouvernement, il ne serait jamais descendu volontairement du trône sans faire ses conditions, sans fixer le lieu de sa retraite, sans régler son avenir et le sort de la Reine; il n'aurait pas abandonné son meilleur ami à la hache du bourreau. L'histoire d'Espagne présente plusieurs exemples de rois qui ont renoncé à la couronne en faveur de leurs héritiers; mais un acte d'une influence si décisive sur le sort des peuples a toujours été précédé et accompagné des formes les plus solennelles. Les cortès de Castille refusèrent autrefois de recevoir l'abdication du vieux roi Jean I^{er}. Dans des temps plus rapprochés, quand l'empereur Charles - Quint, las du monde, de la puissance et de la gloire, voulut

finir ses jours dans la vie privée, il en donna avis à toutes les cours de l'Europe, et il mit un an d'intervalle entre cette annonce et sa retraite au monastère de Yuste. Philippe V, plus fatigué encore des obligations du trône, discuta avec les conseils de sa monarchie le projet qu'il avait formé d'en descendre. Alors le peuple était tranquille et les troupes obéissantes. Quelle différence entre ces actes augustes et l'abdication tumultueuse d'Aranjuez, arrachée par la populace soudoyée et la soldatesque mutinée ! Il appartenait à l'Empereur vainqueur des révolutions et restaurateur de la religion, de prendre sous son égide la cause des rois légitimes.

A la faveur de ces considérations d'un ordre élevé, Napoléon évoqua à son tribunal le grand procès de l'abdication de Charles IV. Personne ne songea à contester sa compétence, parce qu'il avait cent mille baïonnettes sur les lieux pour la soutenir. On l'attendait à Madrid. S'il y fût arrivé alors, ce qu'il eût vu

du caractère et des dispositions de la nation espagnole aurait été pour lui un avertissement utile, et l'aurait peut-être rendu moins imprudent et moins offensif. Mais il jugea le procès sans avoir entendu les parties, et sans embrasser l'étendue de la question. Les journaux de Paris représentèrent Ferdinand comme un sujet séditieux et comme un fils coupable. On espérait, avec raison, avoir meilleur marché de Charles IV. Ce prince fut, en attendant mieux, reconnu pour seul et légitime roi d'Espagne.

UNE pareille déclaration, trop brusquement émise, eût produit à Madrid un effet contraire à celui que l'Empereur se proposait. Le grand-duc de Berg envoya, avant d'entrer dans la capitale, un des principaux officiers de son état-major, l'adjudant-commandant Bailly de Monthion, complimenter les vieux souverains ¹ qui étaient restés à Aranjuez,

¹ Les Espagnols employaient l'expression *vieux sou-*

et qui passèrent ensuite à l'Escorial. Tous deux, et surtout la Reine, provoquèrent par vingt lettres ¹, plus pressantes les unes que les autres, la bienveillance du général français envers le prince de la Paix, son ancien ami. Ne se croyant pas en sûreté au milieu de leurs gardes-du-corps, ils sollicitèrent une garde des troupes impériales; elle leur fut envoyée sur-le-champ. On avait parlé de les reléguer à Badajoz. L'intervention de Murat les préserva de cet exil. Tant de bienfaits garantissaient leur condescendance sans bornes aux désirs des Français. Toutefois le grand-duc s'abstint, à leur égard, de démarches plus positives qui l'auraient compromis avec la nouvelle cour. Car en se tenant, vis-à-vis de

verains, par opposition à la nouvelle cour, pour désigner le roi Charles et la reine son épouse, qu'ils ne séparaient jamais, à cause de l'influence qu'elle exerçait sur lui.

¹ Toutes ces lettres, où sont révélées les plus secrètes pensées du roi et de la reine d'Espagne, ont été imprimées dans *le Moniteur* du 5 février 1810.

Ferdinand VII, sur le pied de la plus stricte réserve, il laissait espérer qu'une situation si pénible à son cœur ne durerait pas longtemps¹.

Cependant l'Empereur ne répondait pas à la notification de l'avènement de Ferdinand. En proie à une agitation cruelle, le jeune

¹ La reine d'Étrurie avait arrangé une entrevue de Ferdinand avec Murat. Ce dernier était chez elle, accompagné de plusieurs de ses officiers. On annonce le roi d'Espagne. Les officiers se retirent par respect. Le grand-duc reste dans le salon, bien décidé à ne pas faire un pas en avant, d'où l'on pût arguer qu'il reconnaissait Ferdinand pour roi. Celui-ci, surpris de la réserve de Murat, s'arrête et n'ouvre pas la bouche. La reine, voulant les forcer à entrer en conversation, les laisse tête à tête, et se met à son piano qui était dans la pièce voisine. Après quelques instans de silence et d'embarras, Ferdinand se rapproche machinalement de sa sœur; Murat ne bouge. Comme ils n'étaient venus ni l'un ni l'autre pour entendre faire de la musique, tous deux s'en vont, sans avoir échangé une parole.

Le grand-duc de Berg commença à faire des visites au roi Charles IV et à la Reine après le départ de Ferdinand pour Bayonne.

prince se jetait dans les bras de la nation, dont il attendait son salut, comme elle avait mis en lui son espoir. Deux fois le jour il parcourait la ville à cheval ou en voiture, sans cortège, et chaque fois sa présence faisait éclater des transports de joie. Le gouvernement s'efforçait de conserver la bonne harmonie entre les habitans et les Français, en pourvoyant abondamment aux besoins de l'armée, et en écartant tous les motifs de dissension. Le grand-duc exprima, au nom de l'Empereur, le désir de ravoir l'épée de François I^{er}, qui, depuis la bataille de Pavie, gissait parmi les curiosités du magasin royal d'armes (*armeria real*) de Madrid. Il ne faut pas dépouiller les nations de leurs trophées; et Napoléon était assez riche de gloire pour couvrir de son superflu les fautes ou les malheurs de ses devanciers. Ferdinand fut trop heureux d'acquérir un droit de plus à la protection de l'Empereur et de son lieutenant. La vieille épée fut portée en cérémonie au logement du prince Murat. « Elle

» ne pouvait pas, dit le comte d'Altemira, qui
» était chargé de la présenter, être remise en
» de plus nobles mains que celles d'un gé-
» néral illustre formé à l'école du héros de
» notre siècle. »

Peu de jours après, le grand-duc de Berg conseilla à Ferdinand d'envoyer l'infant don Carlos, son frère, recevoir l'Empereur à la frontière du royaume. Ce conseil, ayant été agréé, servit d'acheminement à une proposition plus délicate. Si le jeune Roi lui-même allait à la rencontre de l'Empereur, n'était-il pas à croire qu'une marque d'attention si recherchée serait reçue avec reconnaissance, et procurerait des avantages considérables au royaume? L'ambassadeur Beauharnais, qui inspirait plus de confiance, tenait le même langage que le grand-duc. Ferdinand flottait incertain entre l'accomplissement d'un acte de courtoisie qui serait agréable à l'Empereur, et la répugnance extrême qu'il éprouvait à se séparer de son peuple loyal, quand le général

de division Savary, aide-de-camp de Napoléon, arriva à Madrid.

Savary était chargé d'amener Ferdinand à Bayonne. En lui confiant cette commission, et en donnant à son lieutenant et à son ambassadeur l'ordre d'y concourir par les moyens dont ils pouvaient disposer, l'Empereur n'avait mis aucun des trois dans la confiance de projets ultérieurs, qui n'étaient peut-être encore ni complètement développés, ni invariablement arrêtés dans son esprit. Savary cachait, sous les dehors de la franchise et de l'abandon d'un soldat, un esprit retors et fertile en combinaisons. Il se présenta « comme »
» envoyé uniquement pour complimenter le »
» nouveau Roi, et pour savoir si ses sentimens »
» relativement à la France étaient les mêmes »
» que ceux du roi son père, déclarant que, »
» dans ce cas, Napoléon fermerait les yeux »
» sur tout ce qui s'était passé; qu'il n'inter- »
» viendrait en aucune manière dans les af- »
» faires intérieures du royaume, et qu'il re-